

Le numérique, entre régression et illusion

La course aux innovations technologiques ne cesse de s'accélérer et, avec elle, la prolifération des écrans. Derrière les promesses d'ubiquité, d'omniscience

et d'omnipotence se larve un vrai processus de dislocation de l'esprit humain. C'est ce qu'entreprend de démontrer Anne Alombert, enseignante-chercheuse en philosophie contemporaine à l'Université Paris-VIII et membre du Conseil national du

numérique, à travers son essai *Schizophrénie numérique*. Cette « schizophrénie », telle la menace d'une pandémie psychique d'un genre nouveau, ne vise pas seulement les utilisateurs des « services » numériques. Elle est l'alpha et l'oméga de l'industrie informatique mondiale. Tandis que Meta (ex-Facebook), qui possède plusieurs des applications parmi

celles les plus utilisées au monde, comme WhatsApp et Instagram, s'appête à prendre le contrôle des univers numériques dits immersifs, nombre de ses anciens responsables s'inquiètent publiquement

de la nocivité des dispositifs qu'ils ont contribué à mettre en place. À l'instar de Chamath Palihapitiya, l'un des premiers cadres supérieurs de Facebook, qui interdit à ses enfants d'utiliser les réseaux sociaux. Écartelée entre l'idéologie du progrès, portée par

l'innovation technologique, et la réalité géopolitique et écologique, tiraillée entre les promesses prométhéennes du marketing et les regrets des anciens pionniers de l'industrie, notre époque semble bel et bien souffrir d'une véritable distorsion de la réalité. ■

MARION MESSINA

Schizophrénie numérique, d'Anne Alombert, éditions Allia, 90 p., 7,50 €.

